

*L'art d'ordonner le monde : usages de Machiavel,*  
d'André-Marie Yinda Yinda, Paris, Éditions L'Harmattan, 2007,  
333 p.

Modeste Mba Talla

Volume 28, numéro 2, 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/038079ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/038079ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (imprimé)

1703-8480 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mba Talla, M. (2009). Compte rendu de *[L'art d'ordonner le monde : usages de Machiavel, d'André-Marie Yinda Yinda, Paris, Éditions L'Harmattan, 2007, 333 p.]* *Politique et Sociétés*, 28(2), 172–174. <https://doi.org/10.7202/038079ar>

*L'art d'ordonner le monde : usages de Machiavel*

d'André-Marie Yinda Yinda, Paris, Éditions L'Harmattan, 2007, 333 p.

Disciple de l'approche conceptuelle du politique en France, André-Marie Yinda Yinda oriente ses travaux universitaires sur une critique politique des relations internationales en plus de diriger Afropolis consultants, une société de conseils et d'ingénierie politique à Paris. Dans son livre *L'art d'ordonner le monde : usages de Machiavel*, l'auteur tente de cerner la pensée de Nicolas Machiavel pour mieux saisir la logique profonde et intime qui fonde au quotidien la structure politique du monde, celle qu'on désigne communément par l'ordre international. Plus précisément, il s'agit de penser à partir de Machiavel, ou en rapport avec lui, l'organisation du pouvoir à la dimension de la planète. A.M. Yinda Yinda essaie d'y lire les réponses à la structuration des rapports de pouvoir entre les nations à l'ère de la mondialisation.

Outre l'avant-propos, le livre comprend trois parties dont l'axe principal est le dévoilement ou la mise en scène, mieux, l'opérationnalité du politique à l'aune de la conception machiavélique. S'inspirant de la pensée de Raymond Aron sur l'ordonnement du monde, A.M. Yinda Yinda soutient qu'il s'agit davantage de rendre compte d'un agencement politique qui se concevrait « comme une traversée des conflits dans un maillage de tensions, de contradictions, d'indéterminations, d'apories et d'équivoques propres, ainsi que leurs contraires respectifs, à l'articulation du vivre ensemble dans le monde » (p. 18). Dans un premier temps, il discute des généalogies communes du politique. Les deux parties qui suivent concernent la cosmographie de la souveraineté et la modernité internationale dans lesquelles l'auteur passe au crible le système westphalien à la lumière du système international ainsi que de sa subjectivation. Le livre se termine sur une mise en perspective de la pensée de Machiavel en rapport avec l'actualité récente, à l'instar de l'événement du 11 septembre 2001 et de la croisade contre le terrorisme qui a suivi.

Si l'art machiavélique de mettre le monde en ordre requiert qu'on s'y attarde, c'est parce qu'il constitue l'interface des métamorphoses d'un cheminement singulier qui renseigne sur une manière de faire la politique. C'est que, pour A.M. Yinda Yinda, l'art machiavélique procède « de ce point de vue d'un simple règlement des relations d'État à État, d'un ajustement des différents intérêts et d'une recherche d'équilibre entre les puissances » (p. 263). Cette mise en ordre du monde est au fondement de la modernité internationale qui, elle, est consacrée par la « transaction westphalienne » de 1648 dont la figure étatique est à son cœur. En ce sens, il revient à négocier perpétuellement les tensions de l'état de guerre réel ou virtuel ainsi que celles dans les relations entre prince, sujets, et autres princes. Sans oublier que le sujet ou citoyen, à cause de l'environnement international dominé par la rivalité et le jeu des puissances propres aux États, n'a pas de rôle à jouer. Dans ce type d'ordre, le citoyen est poussé à la marginalité. Il ne peut poser des actes hors de ce champ,

encore moins contre ce système, sous peine de sanction grave. On peut en outre avec l'auteur dire que le concept même d'ordre se décline sous deux formes, surtout théoriques, puisqu'il est au centre de la sempiternelle préoccupation qui veut qu'articuler, classer, identifier, hiérarchiser et organiser, soient la finalité à toute politique. Quant au besoin pratique, il s'agit d'encadrer et de contrôler jusqu'à un certain point le chaos ou l'anarchie qui est au fondement même des relations internationales.

Dès lors, mettre le monde en ordre se révèle être un art, un art politique. Dans ce contexte, l'intérêt du rapport de l'art à la politique est central principalement dans l'ordre de la pensée de Machiavel – où le prince se doit de se conduire comme un artiste et un orfèvre dans ses choix politiques – et des instruments qui lui permettront de donner forme à ces choix, surtout que son œuvre politique doit refléter les mêmes attributs (imagination-sensation-désir-émotion) que ceux présents dans les arts. A.M. Yinda Yinda semble emprunter cette vision analytique, cette façon de faire ou cet art de faire, chez Michel de Certeau. En somme, s'il est révélé que, dès la genèse des termes, mettre le monde en ordre est du registre du politique, c'est plus précisément vers les « arts de faire propres aux princes qu'il faudrait désormais se tourner pour faire face aux problèmes liés à la mise en ordre du monde » (p. 17), d'autant plus que l'intelligence et la grandeur du prince sont une synthèse de l'art et du politique, celle qui met en perspective « la créativité propre au pouvoir, à la technique, et aux arts de gouverner à l'échelle des nations. C'est une intelligence qui relève [du] politique, à la fois comme une instance de technicité créative et un instant de création du monde. » (p. 17)

En outre, l'art d'ordonner le monde dans le contexte machiavélien est aussi un art de conduire le bien commun. À ce sujet, faire allusion à Machiavel, c'est sans cesse se prononcer sur le moralisme du machiavélisme, sur les liens entre la politique et la morale, avec l'idée, du reste fondée, que le machiavélisme est parfois enclin à préconiser l'usage du mal pour sauvegarder le bien commun. C'est pourquoi, pour A.M. Yinda Yinda, cet art de conduire le bien commun, les affaires publiques, est une affaire d'abord politique et non morale, même si la morale y a toute sa place. Bien qu'il faille ne pas séparer les deux ordres, il ne faut pas non plus les confondre ou chercher à les hiérarchiser. D'ailleurs, qu'il s'agisse des « généalogies communes du politique » ou de la « cosmographie de la souveraineté », ne se pose point le problème en termes de séparation entre sphère politique et sphère morale. Car, comme le souligne l'auteur, chacune des sphères relève d'un registre qui lui est propre. « Il se pose en termes d'autonomie du politique qui comporte ses propres normes, étant entendu que celles-ci ne sont pas nécessairement opposables à celles de l'éthique traditionnelle mais simplement ne lui sont plus subordonnées et participent plutôt de la recherche du mieux vivre ensemble dans le monde. » (p. 231) Dans le même ordre d'idées, pour A.M. Yinda Yinda, la lecture de Machiavel semble pertinente dans l'énonciation précise d'une éthique de gouvernement. En ce sens, on ne peut pas strictement évaluer l'action politique à l'aune de la morale appliquée aux citoyens. Il en est aussi du jugement que l'on peut faire de la

gouvernance du prince et de sa cour, bien qu'ils ne peuvent pas se dérober de certaines obligations morales, étant entendu que le prince doit faire face à une kyrielle de dilemmes et à des conflits contradictoires qu'il doit arbitrer.

Le seul point d'ombre à cet ouvrage est le fait que l'auteur, bien qu'ayant pris conscience des défis politiques qui viennent de plus en plus du « dehors », ne répond que très partiellement aux questions aussi importantes que : L'ordre, pour quoi faire ? Pour qui et dans quel but au XXI<sup>e</sup> siècle ? Ordonner le monde est-ce pour mieux le dominer ou pour l'humaniser davantage ? Autant de brèches qui auraient pu prolonger la réflexion suscitée par ce livre. Si, tout au long de la modernité, cette volonté omniprésente de l'instauration par tous les moyens de cet ordre s'est faite au prix des pogroms, des holocaustes, des crimes contre l'humanité du XX<sup>e</sup> siècle, il va sans dire qu'en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle on continue à assister à l'animalisation des sujets que le prince et les nations disent protéger. Le choix de cet angle d'analyse de l'œuvre de Machiavel trahirait-il l'esprit d'ordonnement du chaos politique qui habiterait A.M. Yinda Yinda ?

Pour conclure, il faut néanmoins reconnaître la prolongation sur des thèmes étrangers à ceux de Machiavel, dont les questions portant sur les mouvements migratoires et de démocratie. Cette ouverture lui permet, à la lumière des « nouvelles relations internationales », de replacer la civilité internationale au cœur de la manière de faire et de dire la politique aujourd'hui : celle qui consiste à obliger « les États à se comporter en citoyen du monde et à considérer les autres comme tels » (p. 272). Cela permet, comme le déclare Marie-Claude Smouts que cite Yinda Yinda, de replacer le citoyen au centre de la politique mondiale, par le biais des manifestations diverses telles que « migrations et revendications identitaires, violence privée et action humanitaire » (p. 275). On sent ainsi chez A.M. Yinda Yinda le désir non seulement de conduire la réflexion autour des textes de Machiavel et des travaux qui s'y rapportent, tant du point de vue de l'histoire que de celui des relations internationales, mais également la volonté de relever de nouveaux usages du Florentin. Tout cela par le biais d'une méthodologie qui condense à la fois l'herméneutique et la phénoménologie. Si son livre n'est pas toujours accessible au premier venu, son style incisif et analytique permet une lecture aisée à ceux qui ont déjà une très belle connaissance de Nicolas Machiavel.

Modeste Mba Talla

*École d'études politiques, Université d'Ottawa*